

COMTE LÉON TOLSTOÏ

---

# POLIKOUCHKA

TRADUIT

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

E. HALPÉRINE

---

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDOT

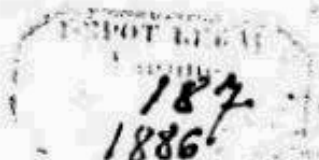
PERRIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1886

Tous droits réservés.

(6)



# Une tourmente de neige

Léon Tolstoï



Perrin, Paris, 1886

Exporté de Wikisource le 31/10/2016

## Table des matières

<u>Chapitre 1</u>	189
<u>Chapitre 2</u>	198
<u>Chapitre 3</u>	205
<u>Chapitre 4</u>	214
<u>Chapitre 5</u>	222
<u>Chapitre 6</u>	228
<u>Chapitre 7</u>	250
<u>Chapitre 8</u>	259
<u>Chapitre 9</u>	266
<u>Chapitre 10</u>	271
<u>Chapitre 11</u>	276

# Table des matières

<u>Chapitre 1</u>	189
<u>Chapitre 2</u>	198
<u>Chapitre 3</u>	205
<u>Chapitre 4</u>	214
<u>Chapitre 5</u>	222
<u>Chapitre 6</u>	228
<u>Chapitre 7</u>	250
<u>Chapitre 8</u>	259
<u>Chapitre 9</u>	266
<u>Chapitre 10</u>	271
<u>Chapitre 11</u>	276



# I

Vers sept heures du soir, après avoir bu du thé, je quittai le relais. J'ai oublié son nom, mais c'était, je m'en souviens, dans le territoire des Kosaks du Don, près de Novotcherkask.

Il commençait déjà à faire nuit lorsque, me serrant dans ma chouba et m'abritant sous le tablier, je m'assis à côté d'Aliochka dans le traîneau. Derrière la maison du relais, il semblait qu'il fût doux et calme. Quoiqu'on ne vît pas tomber la neige, pas une étoile n'apparaissait, et le ciel bas pesait, rendu plus noir par le contraste, sur la plaine blanche de neige qui s'étendait devant nous.

À peine avions-nous dépassé les indécises silhouettes de moulins dont l'un battait gauchement de ses grandes ailes, et quitté le village, je remarquai que la route devenait de plus en plus malaisée et obstruée de neige. Le vent se mit à souffler plus fort à ma gauche, éclaboussant les flancs, la queue et la crinière des chevaux, soulevant sans répit et éparpillant la neige déchirée par les patins du traîneau et foulée par les sabots de nos bêtes.

Leurs clochettes se moururent. Un petit courant d'air froid, s'insinuant par quelque ouverture de la manche, me glaça le dos, et je me rappelais le conseil que le maître de poste m'avait donné de ne point partir encore, de peur d'errer toute la nuit et

de geler en route.

— N'allons-nous pas nous perdre ? dis-je au yamchtchik.

Ne recevant pas de réponse, je lui posai une question plus catégorique :

— Yamchtchik, arriverons-nous jusqu'au prochain relais ? Ne nous égarerons-nous pas ?

— Dieu le sait ! me répondit-il sans tourner la tête. Vois comme la tourmente fait rage ! On ne voit plus la route. Dieu ! petit père !

— Mais dis-moi nettement si, oui ou non, tu espères me conduire au prochain relais, repris-je ; y arriverons-nous ?

— Nous devons y arriver... dit le yamchtchik. Il ajouta quelques paroles que le vent m'empêche d'entendre. Retourner, je ne le voulais pas ; mais, d'un autre côté, errer toute la nuit, par un froid à geler, en pleine tourmente de neige, dans une steppe dénudée comme l'était cette partie du territoire des Kosaks du Don, cela manquait de gaieté. De plus, quoique, dans cette obscurité, je ne pusse pas bien examiner le yamchtchik, je ne sais pourquoi il me déplaisait et ne m'inspirait pas la moindre confiance. Il était assis au milieu du traîneau ; sa taille était trop haute, sa voix trop nonchalante, son bonnet, un grand bonnet dont le sommet ballottait, n'était point d'un yamchtchik ; il stimulait ses chevaux, non point à la manière usitée, mais en tenant les guides dans les deux mains et comme un laquais qui aurait pris la place du cocher ; et surtout ses oreilles qu'il cachait sous un foulard... Bref, il ne me plaisait guère, et ce dos rébarbatif et voûté que je voyais devant moi ne me présageait rien de bon.